

Stefan Zweig est un intellectuel et un humaniste qui a consacré sa vie à la paix et à la conciliation à travers ses discours et ses œuvres littéraires. Dans la biographie qu'il a consacrée à Erasme, il commente : « Au lieu d'écarter les vaines prétentions des roitelets, des sectateurs et des égoïsmes nationaux, la mission de l'Européen est au contraire d'insister sur ce qui lie et unit les peuples, d'affirmer la prépondérance de l'européen sur le national ». Erasme est l'humaniste qui a subi sous Luther les mêmes avanies que les humanistes allemands sous Hitler. Il veut proposer une analogie, donc haine du fanatisme, des visions nationalistes étriquées et revancharde, c'est un visionnaire, un Européen avant la lettre.

Il naquit à Vienne en 1881, il est issu d'une famille de la bourgeoisie juive émancipée, un milieu privilégié qui lui permit se consacrer à la littérature. Ami de Romain Rolland, d'Emile Verhaeren et de Sigmund Freud, il a exercé son talent dans tous les genres (traductions, poèmes, romans, pièces de théâtre) mais a surtout excellé dans l'art de la nouvelle, l'essai et la biographie. Désespéré par la montée du nazisme, il fuit l'Autriche en 1934, se réfugie en Angleterre puis aux Etats-Unis. En 1942, il se suicide avec sa femme à Petrópolis, au Brésil.

Le joueur d'échecs

Comme toujours le travail intellectuel est une sauvegarde et dans sa retraite à Petrópolis Stefan Zweig joue aux échecs avec Lotte et Erst Feder son voisin, ancien rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*. Il achève trois ouvrages : « Brésil, terre d'avenir », « Le monde d'hier », souvenirs d'un Européen, et « Le joueur d'échecs », sa dernière nouvelle qui, dit-il, est venue de loin, du plus profond de son être. Elle est *abseitig*, « sur le côté ; à l'écart ». Pourquoi ?

1) parce que Zweig ancre résolument sa nouvelle dans une période précise, celle de l'Autriche courbée sous le joug nazi, bien éloignée de cette Autriche brillante d'autrefois symbolisée par le foisonnement intellectuel viennois.

2) parce que c'est un récit en trois temps :

- le personnage de Mirko occupe presque à lui seul le premier tiers de la nouvelle ; à la fin de cette première partie, l'imprévisible et mystérieux Monsieur B fait son apparition.

- La confession, très longue parenthèse qui est un récit « enchâssé », à la fin le gong du navire rappelle les deux hommes au temps de la nouvelle.

- Retour vers la première partie, l'affrontement, le rythme mortel, la guerre psychologique.

Le lieu de la nouvelle est un paquebot (comme dans « Amock ») c'est un lieu cosmopolite, hors du monde, hors des conflits. Il est à noter qu'il n'y a aucune galanterie, aucun érotisme contrairement aux autres nouvelles, rien que des hommes, c'est la guerre. Nous avons donc ici deux personnages antinomiques, le Barbare face au Civilisé, l'opposition entre les deux personnages est flagrante : le « petit paysan du Banat » à la « tignasse blonde », rustre, au développement intellectuel unilatéral et cet autrichien descendant d'une vieille famille cultivée (comme Zweig) « au visage étroit et anguleux », qui a appris à jouer aux échecs mentalement, dans l'abstraction, prouvant ainsi la puissance de son imagination totalement absente du Czentovic.

Un personnage qui se rapproche Czentovic est cet écossais MacConnor, un *selfmade man* massif et vaniteux, qui paye *cash*.

La capacité de l'esprit de résister à des tortures mentales est montrée de façon magistrale (p. 56), l'atroce passion du néant d'où cette concentration de l'esprit sur tous les détails, magnifique symbole de la goutte d'eau (p. 60). Quel isolement raffiné dans cet Hôtel Métropole !

Les effets de la passion si chère à Zweig sont là : les tics nerveux au coin de la bouche, le bégaiement, la « rouge lueur de la folie » (p. 88), l'esprit ne contrôle plus le corps. Le thème de la folie est récurrent chez Zweig, dans « Amock », dans « Vingt-quatre heures de la vie d'une femme ». Czentovic incarne le bourreau nazi et M. B représente tant les victimes de la folie humaine provoquée par l'enfermement. Zweig nous met devant les vertiges de l'âme, il ouvre les gouffres, les abymes, il explore les profondeurs et les tréfonds de l'âme humaine. Rolland a dit de lui qu'il était un chasseur d'âmes.

Cette nouvelle nous montre la vertu salvatrice du livre et de l'intellect. C'est un engagement par l'écriture qui résiste à la barbarie, c'est la force de l'écriture. Il écrit d'une manière symbolique, c'est comme une parabole ; il se cache une vérité, un enseignement dans ce récit. Ainsi dans la confession de M. B, après cette crise (dû essentiellement au dédoublement de sa personnalité, vouloir jouer contre soi même est comme vouloir marcher sur son ombre), le réveil à l'hôpital se fait dans le calme et la douceur (p. 77). Cette infirmière apparaît tel un ange. J'ai pensé à la *Tempête* qui est la dernière grande œuvre de Shakespeare, où Ariel est le pur esprit et Caliban la pure bestialité. Tout redevient calme, Prospéro retourne dans le monde des hommes, dans le joueur M. B est sauvé, il souffre de traumatismes certes mais il est plus au moins de la *Gestapo*, il prend le bateau pour l'exile. J'ai vu là un testament poétique ou politique.